

Vallespir



585

CÉRET - "LA FONT DELS NOU RAIGS" (BOIS GRAVÉ DE F. BASSOULS)

OCTOBRE-DECEMBRE 1931 - 4^e année - N° 4 - PRIX : 3 Francs

vallespir

revue trimestrielle de littérature et d'art
france - catalogne

céret (pyrénées-orientales)

DIRECTEURS : MICHEL ARIBAUD - CHARLES BADIN

COMITÉ DE RÉDACTION :

Jean AMADE, Edmond BRAZÈS, Pierre BRUNE, Pierre CAMO, Victor
CRASTRE, Carlos de LAZERME, MANOLO, Henry MUCHART, Henry
NOELL, Joseph-S. PONS, Frédéric SAISSET, François TRESSERRE.

sommaire

VALLESPIR.....	Editorial
Etienne CANAL.....	Fargues y Molins
Albert GRIMAUD.....	Sur la Voie Domitienne
Edmond BRAZÈS.....	Amor de Mare
H. FRÈRE.....	Lettre
Simone GAY.....	Vora Mar
Jean LEBRAU.....	Les Roses de Vaissière
Carlos de LAZERME.....	Poèmes
Pau BERGA.....	Ceret
Pierre CAMO.....	Les Beaux-Arts
Carles GRANDO.....	Acolliment
Charles BADIN.....	Les Livres

Couverture de F. BASSOULS

Illustrations de Camille DESCOSY et Pierre BRUNE

ABONNEMENTS :

France et Colonies, un an.....	20 fr.
Etranger, —	25 fr.

Chèques Postaux 4541 Toulouse

Téléphone : 14

Le Gérant, F. CASTEIL.

CÉRET, Imp. F. CASTEIL

EDITORIAL

A nos Lecteurs, à nos Amis

Ce numéro de *Vallespir* termine la quatrième année d'existence de notre revue.

Nos abonnés voudront bien excuser le retard de quelques mois avec lequel paraît ce numéro. La longue maladie qui a frappé notre co-directeur Charles Badin en est la cause. Désormais, nous nous efforcerons de faire paraître nos numéros trimestriels avec le plus de régularité possible.

Au cours de l'année 1931, nous avons publié deux numéros spéciaux qui ont connu un très vif succès. Le premier, consacré à la reproduction d'un manuscrit inédit de Marc Lafargue. Le deuxième commémorant l'hommage rendu par la « Colla del Rossello », à Céret, au grand doyen des conteurs vallespiriens : Mossen Estève Caseponce.

Notre but reste toujours le même : faire aimer ce que nous aimons, exalter notre Roussillon, ses écrivains, ses artistes, mettre à l'honneur notre petite ville de Céret.

Pour 1932, nous envisageons d'ores et déjà un ou deux numéros spéciaux, dont un sera consacré en entier à la publication d'un essai psychologique écrit en collaboration par Jean Tallez et Charles Badin : « Du peuple catalan ».

Nous demandons avant tout à conserver l'estime de nos lecteurs dont l'amitié nous est précieuse. Celle de nos annonceurs qui par leur appui nous permettent de ne pas jeter ce flambeau, allumé voilà déjà quatre hivers.

A tous, au seuil de l'année nouvelle, nous adressons nos remerciements et notre salut fraternel.

VALLESPİR.

Fargues y Molins

Meloepea

Al Eximit Carles Badin
Aymant del Vallespir.

Riberals del Vallespir,
tot seguint la vostra horta ;
vos hé vist lo vell moli,
vos hé vist la farga morta.

Pim y pam,
Molines de ferro.
Tit y tat,
Molines de blat.

Farga morta, moli vell,
del riu Tech tan agradivol ;
qui vos ou lo batarell
que'l feya tan alegrivol ?

Pim... etc.

Farga negra, ta fornal
ne fa temps qu'és apagada ;
del martinet y ternal
jo t'hé vist desllongada.

Pim... etc.

Moli blanch, lo ten rodet,
n'és vestit d'una estranyina ;
desgairat n'és 'l trinquet,
també lo passa-farina.

Pim... etc.

Es 'l riu què l'animat
del seu salt nostra molina ;
y l'amo que l-hà cuydat
deixa fill qu'aquí destina.

Pim... etc.

Ell ne fa un manacial
d'elèctrica lluminaria,
y de força potencial
de la farga milenaria.

Pim y pam
Molins reviscolen
Tit y tat,
han reviscolat.

ETIENNE CANAL.

Sur la Voie Domitienne

ON était au mois de juillet, dans la dix-huitième année du règne de Tibère.

Les premiers rayons du soleil rasaient à peine la crête des monts, quand le centurion Marcus Valerius Sordonus quitta la petite auberge de La Junquera où il avait passé la nuit. À le voir marcher d'un pas souple et rapide sur la voie romaine qui montait au col du Perthus, nul ne se serait douté que ce jeune officier venait des confins de l'Espagne citérieure et qu'il avait fait, en trois jours, quatre-vingts milles à pied. (1)

Il était vêtu d'une culotte fauve qui descendait jusqu'à mi-cuisse et d'une courte tunique bleue portant les insignes de son grade. Ses jambes et ses bras nus avaient des muscles d'athlète ; sa tête brune, aux traits réguliers et énergiques, paraissait coulée dans le bronze. Il allait, cheveux au vent, le casque et la sacoche suspendus à l'épaule, le petit glaive au côté, faisant résonner la route sous le double choc rythmé de ses talons ferrés et de sa canne militaire.

La chaussée, fort bien pavée, remontait en pente assez douce la rive gauche du Llobregat, petit affluent de la Muga, de sorte que l'ascension était aisée pour un marcheur aussi entraîné. Soudain, une large et profonde dépression s'offrit à sa vue : on eût dit que la montagne, presque infranchissable partout ailleurs, se montrait, là, accueillante et abaissait sa rude échine afin de permettre à l'homme de passer facilement d'un versant à l'autre. C'était le *Summum Pyreneum* des itinéraires, le col fameux découvert jadis par Hercule, qui révéla aux Méditerranéens l'existence de la grande voie naturelle de l'Occident par où communiquèrent Africains, Ibères et Celto-Latins, et où circulèrent, dans les deux sens, marchands, soldats et migrants de toutes races.

(1) Le mille romain équivalait à 1481 mètres 50 cm.

Valerius Sordonus, ayant atteint le point le plus élevé du col, s'arrêta quelques minutes avant d'entamer la descente. Assis sur une borne milliaire, à la limite géographique de la Gaule et de l'Ibérie, il contemplait avec émotion les rochers et les gorges sauvages qui avaient vu passer tour à tour Hannibal, Pompée, César à la tête de leurs troupes. Il connaissait bien ces lieux, car il était du pays qui s'étendait en bas, dans la plaine, le vieux *pagus* des sordons qu'on appelait maintenant la *Civitas Ruscino*, du nom de sa capitale. Et c'est à Ruscino que le centurion revenait après une longue absence ; Ruscino, où il avait laissé ses plus chères affections ; Ruscino dont seulement vingt-cinq milles le séparaient et où, grâce aux dieux, il serait rendu ce soir même.

Sur cette pensée, il s'engagea allègrement dans le défilé qui avait abrité les fabuleuses amours d'Hercule et de la nymphe Pyrénée. Le ciel s'était subitement assombri ; un fort vent d'est amenait des escadrons de nuages tous chargés de pluie. Sordonus hâtait le pas, de crainte d'être surpris par l'orage dans la « porte Bébrycienne ». Tout à coup, un serpent de feu jaillit de la nue, suivi aussitôt d'un fracas épouvantable. Notre voyageur se recommandait mentalement à *Jovi optimo maximo* (Jupiter très bon, très grand), quand il entendit derrière lui un galop précipité et des cris d'effroi. Il se retourna : un cheval, attelé à une voiture, s'était emballé et descendait la côte à une allure tellement folle, malgré les efforts désespérés du cocher pour le retenir, qu'une catastrophe était imminente. N'écoulant que son courage, le centurion se jeta à la tête du cheval, qui arrivait sur lui comme un bolide, et se suspendit à la bride, près du mors. L'animal, emporté par son élan, fit un grand bond ; puis maîtrisé par une poigne de fer, il s'arrêta, tout écumant, à deux pas du profond ravin dans lequel il allait se précipiter.

Après avoir fait reculer le cheval, Marcus jeta les yeux sur la voiture : il aperçut, derrière le cocher hébété, un homme distingué, aux cheveux grisonnants, qui serrait dans ses bras une adorable jeune fille ; elle était pâle comme une morte et ses seins soulevaient sa robe par saccades oppressées.

« Ah ! mon père, quelle frayeur ! disait-elle. J'ai bien cru que notre dernière heure était venue. » Puis, son regard ayant rencontré celui de l'officier : « Soyez remercié, monsieur, pour votre acte sublime ; vous venez de nous sauver la vie, en risquant la vôtre. »

— Oui, cela est beau, reprit le père ; d'autant que nous sommes pour vous des inconnus.

— Bah ! j'ai conclu un pacte avec la mort ; d'ailleurs, je n'ai fait que mon devoir.

— Vous êtes dans l'armée, à ce que je vois ?

— Oui, centurion à la XVI^e légion *Gallica*, en Tarragonaise. Je me nomme Marcus Valerius Sordonus et me rends à Ruscino, mon pays natal.

— En ce cas, ne restez pas sous la pluie et veuillez monter : nous allons à Narbonne et ferons route ensemble jusqu'à Ruscino... Bien ! Et maintenant, fouette cocher, mais sois prudent... Croyez, cher monsieur, que Cneius Publius Severus, *legatus pro praetore provinciae Narbonensio* ⁽¹⁾ et sa fille Claudia seront heureux de faire plus ample connaissance avec leur sauveur...

Marcus était assis à côté du plus haut personnage de la Narbonnaise après le gouverneur ! A cette annonce, son visage marqua une telle stupéfaction que Severus et Claudia éclatèrent de rire. Il se ressaisit aussitôt, ne voulant pas paraître ridicule :

Je vous présente mes humbles hommages, dit-il en s'inclinant. Merci pour le grand honneur que vous me faites.

— Mais non ; c'est moi qui vous remercie. Vous nous tiendrez compagnie et, puisque vous connaissez le pays, vous nous servirez de cicerone. Quel est ce torrent qui mugit à notre gauche ?

— C'est la petite rivière de *Roma*, que l'orage a fait grossir subitement ; la route la côtoie jusqu'au bas de la rampe. Nous entrons, maintenant, dans

(1) Légat (ou lieutenant) du proconsul de la province prétorienne Narbonnaise.

l'étroit couloir qui constitue la partie inférieure du défilé ; le carré de jour que vous apercevez devant vous en marque la sortie.

— Tiens, voilà des constructions ; on dirait une forteresse.

— C'est, en effet, le fort des *Clausuras* ⁽¹⁾, qui ferme le passage mieux que ne le ferait une porte d'airain, et qui garde en même temps les Trophées de Pompée.

— Si je n'étais pressé et si je ne voyageais incognito, ce serait une excellente occasion d'inspecter le fort. Néanmoins, nous allons faire une petite halte à la *taberna* qui se trouve si opportunément sur notre chemin. Cela nous permettra d'attendre une accalmie qui ne saurait tarder. »

Le tavernier accueillit les voyageurs avec une obséquiosité d'autant plus grande qu'il comprenait avoir affaire à des hôtes de marque. Sa clientèle habituelle se recrutait parmi les gens du peuple : rouliers, marchands paysans, soldats, pèlerins, friands du gros vin de pays, à l'arrière-goût de poix. Quand, d'aventure, daignait s'arrêter l'un des nombreux courriers impériaux à cheval qui allaient de Rome ou de Narbonne à Tarragone, par la *Via Domitia*, notre cabaretier marquait ce jour d'une pierre blanche. Mais jamais encore sa maison n'avait été honorée par la venue de personnages voyageant en si bel équipage. Aussi, courait-il affairé, avec son gros ventre et sa trogne bubelée, donnant des ordres à ses deux esclaves pour qu'on allume vivement un grand feu et qu'on prépare des boissons chaudes sucrées au miel, qu'il porta lui-même cérémonieusement aux trois voyageurs amusés.

Bientôt la pluie cessa ; comme par enchantement, le ciel fut balayé par le vent du nord-ouest et le soleil apparut, épandant sur la terre sa splendeur ambrée. Là-haut, sur une plateforme dominant la route, face au nord, un fastueux monument se détachait dans l'azur. Sordonus le montra à Claudia :

« Voilà les fameux Trophées, lui dit-il. Pompée les fit ériger pour perpétuer le souvenir de ses victoires contre Sertorius et Perpenna. Sur la façade de l'édifice sont gravés les noms des huit cent soixante-seize villes qu'il avait soumises depuis les

(1) Aujourd'hui, le village de l'Ecluse-Haute.

Alpes jusqu'aux limites de l'Espagne ultérieure. A la partie supérieure, se dresse sa statue. Sur la deuxième plateforme qui surplombe la voie, de l'autre côté du défilé, vous apercevez un monument beaucoup plus simple, en pierre de taille : c'est l'autel que Jules César fit élever à son retour d'Espagne, où il avait défait les lieutenants de Pompée, Afranius et Petreius, quelques mois avant la bataille de Pharsale.

— Ce dernier monument est beaucoup plus modeste que le premier, en effet. Les Trophées de Pompée sont magnifiques, et ils dominent orgueilleusement les pentes pyrénéennes ; on doit les voir de fort loin. Il me plaît que Rome ait placé ici un pareil témoignage de sa grandeur et de sa puissance.

— Je partage ton sentiment, intervint Severus. Rome est immortelle et nous sommes fiers d'être ses enfants. »

La vallée du Tech fut atteinte en un quart d'heure. On s'arrêta au relais impérial (*mutatio*) de *Centuriones* ⁽¹⁾, pour changer de cheval, sur présentation au maître de poste d'un réquisition officielle qui produisit un effet magique ⁽²⁾. A cet endroit il fallait franchir la rivière à gué. Cette opération présenta quelques difficultés en raison de la récente pluie, qui avait provoqué une légère crue ; mais la voiture était haute sur roues et le cheval avait le pied solide : aussi arriva-t-on sans trop de dégât sur la rive gauche du Tech.

Évitant les bas-fonds marécageux, la voie Domitienne suivait ensuite, presque parallèlement au fleuve, une ligne de petites collines, boisées par endroits, défrichées et cultivées en d'autres. Il y avait là de grands domaines : Brouilla, Ortalfa, etc. Marcus les nommait au passage et montrait les belles villas de leurs riches propriétaires ; chaque domaine avait son temple, bâti, le plus souvent, tout près de la route.

En débouchant du bassin du Tech, les voyageurs aperçurent, dans le lointain, une immense nappe bleue qui scintillait au soleil : c'était la mer. A droite, la côte, rocheuse et déchiquetée, abritait les

(1) Près du Boulou.

(2) Le service de la *vehiculatio* était un monopole réservé à l'administration impériale ; il n'y avait pas de transports en commun.

anses de *Caucolibris* (Collioure), de *Portus Veneris* (Port-Vendres) et de *Cervera* (Cerbère), où finissait la Gaule. Du sud au nord, régnait un mince et rectiligne cordon littoral, bordé d'étangs. Devant soi, sur un rocher isolé, était bâtie l'antique *Illiberris* (Elne), complètement déchu de sa grandeur passée. Le panorama était si beau et d'un caractère tellement étrange que Claudia fit arrêter la voiture pour le contempler à son aise. Et Sordonus en éprouva une grande fierté, car il aimait son pays.

La route descendait ensuite dans la plaine et abordait la butte d'*Illiberris*. Là, elle faisait un coude et se dirigeait vers le nord, toujours en suivant les petites ondulations de terrain, qui s'élevaient de 40 à 80 pieds au-dessus du niveau de la mer et des marais. Une route secondaire croisait la *Via Domitia* près d'*Illiberris*, desservait les petits ports de la côte et, réduite à l'état de sentier muletier, passait en Espagne par le col de Banyuls. C'est pourquoi les Romains avaient placé, au point de croisement de ces deux routes, un bureau de douane pour la perception de la *quadragesima Galliarum* (quarantième des Gaules) : les marchandises qui entraient en Gaule ou qui en sortaient étaient soumises à un droit de passage égal au quarantième de leur valeur.

« Rien à déclarer ! » fit Severus en montrant son *diploma* au douanier. Celui-ci salua respectueusement, et la voiture poursuivit sa course par Corneilla, Théza, Saleilles, Cabestany, et après avoir atteint une sorte de plateau raviné, s'engagea entre une double haie de tombeaux qui bordaient la route.

« Nous voici arrivés à Ruscino ! » s'écria joyeusement Valerius Sordonus. Je vais avoir le plaisir de vous faire les honneurs de ma ville ; car j'espère bien que vous daignerez accepter l'hospitalité que je vous offre chez mon père, le décurion Rufius Valerius.

— Mon cher Marcus, répondit Severus, je n'aurai garde de décliner votre aimable invitation ; je serai heureux de saluer votre digne père. Toutefois, comme on m'attend à Narbonne cette nuit même, force me sera d'écourter mon séjour ici. »

Claudia gardait le silence. Sans savoir pourquoi, l'idée d'un prochain départ la rendait maussade.

La voiture entra dans la ville par une porte monumentale ; elle longea le forum, puis sur un

signe de Sordonus, s'arrêta devant une belle maison construite à la romaine. Pendant que des serviteurs accouraient — ils avaient reconnu leur jeune maître et poussaient des exclamations joyeuses — Marcus sauta lestement à terre, tendit la main à Claudia pour l'aider à descendre et, entraînant ses hôtes, pénétra dans l'atrium plein d'ombre et de fraîcheur ; ils gravirent un escalier de marbre qui donnait accès à une galerie ornée de peintures. Le vieux Rufius Valerius venait au-devant d'eux : Marcus se jeta dans ses bras ; il lui présenta ensuite ses compagnons de voyage.

« Je remercie, dit Rufius, l'illustre gouverneur légat de la Narbonnaise de l'honneur qu'il me fait en venant me visiter avec sa charmante fille.

— Vous avez devant vous, répondit Publius Severus, un ami et un obligé de votre fils ; par conséquent, je vous demande en grâce de laisser le protocole à la porte.

— Eh bien ! soit. Veuillez donc entrer dans le triclinium ; nous allons nous mettre à table.

— Ce n'est pas de refus, car le grand air a aiguisé notre appétit. »

Au cours du repas, Severus fit le récit du sauvetage accompli par Lucius. Puis, après un silence, il ajouta : « La dette que j'ai contractée envers vous, mon cher centurion, je voudrais l'acquitter autrement qu'en vaines paroles. Vous plairait-il d'être attaché à ma personne en qualité d'officier d'ordonnance ? »

Marcus, surpris, regarda Claudia : la jeune fille lui sourit puis, rougissante, baissa la tête.

« Si j'accepte ? s'écia-t-il. Je suis ébloui par votre offre trop généreuse, et jamais...

— C'est donc une affaire entendue. Je me charge d'obtenir de l'Empereur votre promotion de grade et votre mutation... Mais l'heure avance, il faut partir... Messieurs, je vous donne rendez-vous à Narbonne pour les Augustales du mois prochain. »

Le vieux Rufius reconduisit ses hôtes jusqu'au seuil de sa demeure. Le cocher attendait, avec la voiture attelée d'un cheval frais. Les deux jeunes gens restaient à côté l'un de l'autre sans proférer une parole.

« Avec votre permission, fit soudain Marcus,

je vous accompagnerai jusqu'à la sortie de la ville. » Ce disant, il reprit sa place dans le véhicule, au grand contentement de Claudia.

Ruscino était bâtie sur une falaise au pied de laquelle coulait le petit fleuve *Tetis* (la Tet). L'Empereur Auguste l'avait élevée au rang de colonie latine : elle portait officiellement le nom de *Colonia Julia Ruscino* et était inscrite dans la tribu Voltina, comme toutes les autres cités de droit latin de la province narbonnaise.

« Certes, expliquait Sordonus, la ville est de bien minime importance. Néanmoins, vous pouvez voir quelle est assez coquette. Auguste et Tibère l'ont comblée de bienfaits. Elle a son forum orné de statues, ses thermes aux salles élégantes et spacieuses, son théâtre et ses arènes pouvant recevoir toute la population. »

Tout en causant, on était arrivé non loin du pont jeté sur la Tet. Il fallait se séparer. La plaine de la Salanque s'offrait aux regards des voyageurs. Marcus, pour retarder le départ, leur montra du doigt la route qu'ils allaient suivre : la voie Domitienne passait entre Bompas et Villelongue, à un lieu où s'élevait un *sacellum* païen ; puis, elle traversait l'Agli au pont de Peracals et atteignait la station de *Combusta* (ouest de St-Hippolyte) ; elle se dirigeait ensuite sur Garrieux, *Salsulis* (Salses) et aboutissait au pied de la blanche montagne des Corbières, qu'elle gravissait pour éviter les étangs et les lagunes de la côte...

« Et maintenant, adieu et bon voyage », dit le jeune homme.

— Non pas adieu, mon ami, mais au revoir, répliqua Cneius Publius Severus.

— A bientôt, Marcus, et merci ! » lui jeta Claudia d'une voix étranglée qui le fit tressaillir.

Quand la voiture se fut engagée, à vive allure, dans la Salanque, Marcus Valerius Sordonus remonta lentement vers sa maison. Il songeait aux événements de la journée et à la radieuse jeune fille qu'Eros avait placée sur son chemin. Et il adressa au jeune dieu cette invocation : « Puisses-tu, ô fils de Vénus, l'avoir blessée comme moi d'une des flèches de ton carquois ! »

Albert GRIMAUD.

Amor de mare

No's veu enloch la fruyta riallera ;
en la masia, el grà já ès apilat ;
arrenca el vent del branch la cabellera,
y já l'aucell en el bosch s'ès callat.

Sols, en el camp, duu la càpsa daurada
el blat de moro ab son tronch quant ressech ;
el cor matern té la saba estroncada,
sa fulla morta algun cop fà un gemech.

Es lluny el temps hont la canya nuosa
portava el fruyt ab panatxa rissat,
sul vert bressol de sa fulla fressosa,
mostrant ab goig son gros infant troçat (1)

Ab quina gracia el gronxava, contenta
de ferlo creixê al bon sol pòderós,
y ab son ventall que la llum dolça argenta,
el refrescava ab cuydado gelós.

Del seu cimall, fet empolçada estrella,
el benehia ab una pluja d'or,
mentres li deya ab sa parla l'abella :
« Ditxosa tu qui portes un tresor ! »

(1) embolcallat.

Mès ara tot és senyal de tristesa :
el blat de moro ha près el vestit vell ;
la capsa té la faldilla malmèsa,
mès guarda intacte el seu somni mès bell.

Somnia encar sa mare qui la breça
a la cançó dels zèfirs perfumats,
el sol de juny qui, des del cel, li endreça
un raig d'or fi per sos grans nacarats.

Digues adéu, orfaneta, a ta mare,
pensa qu'ès morta estimant-te a morir,
sacrificantse, ensemps, s'ès feta l'ara
hont ta bellesa ha pogut espellir.

Jà l'istiuet pot ferte una carícia,
la gustaràs entera, llargament ;
si'l vent de Cers t'embesteix ab malícia,
no tinguis por, ta mare te sostèn !

Quan la falçilla escapsarà la soca,
fent cauré ab tu la qui t'ha ofert son cor,
com els pollets apretats sots la lloca,
dins l'esclofol, capsa, lindràs grans d'or.

E. BRAZÈS.

Lettre

Décembre 1930

CET article que tu m'envoies n'est pas mauvais, mais il y a quelque légèreté à dire d'inspiration chrétienne des poésies telles que la *Faula de la mort* ou l'*Adéu-siau, oh torre gran...* Il eût mieux valu préciser que lorsque la poésie de Pons est religieuse ce n'est pas dans le sens de l'arrêt, mais dans celui de la marche.

Nul n'a songé non plus à souligner que son œuvre se refuse à toute éloquence, mais marque un grand souci du dessin et de la musique. Et que la qualité musicale du dernier recueil égale celle des plus artistes parmi les poètes français. D'autres ne veulent voir en lui qu'une expression du terroir. C'est le diminuer. Livre d'un terroir pourtant, *Canta perdu* était plus que cela. *L'aire à la fulla* n'est pas un livre de terroir. Sans doute la réalité familière, les images de notre terre naissent à chaque pas. Mais roussillonnaise dans son éclat et ses inflexions, cette poésie est universelle par ses thèmes. Vois la *Vibra* : une vipère rencontrée dans un chemin du pays éveille aussitôt l'idée de la Genèse.

J'aurais aimé que l'on citât *El mirar d'Eva*. C'est, en ses quatre strophes, un des plus larges poèmes que je connaisse. Et aussi que l'on insistât

sur cette ascension régulière vers la perfection qui a mené Pons si haut dans l'intelligence de son art. Je veux te préciser comment je vois cette évolution. De certains poèmes frappés, gravés, du *Bon pedriç*, ou de l'*Estel*, l'*Antón* par exemple, elle l'a conduit à la poésie la plus fluide. La sensibilité, très fine dès le premier livre, s'est enrichie et épurée. Mais surtout le choix des éléments qui composent ses poèmes gagne chaque fois en sûreté, et l'expression en souplesse. Dans le dernier recueil ce choix est plus rigoureux. Mais au raccourcissement des poèmes correspond l'élargissement des thèmes ; c'est moins telle poésie que de la poésie ; poésie essentielle. Ce mouvement vers une expression dépouillée conduirait un autre à la sécheresse et à l'abstraction. Mais les poèmes les plus condensés de Pons ont la chaleur et l'élasticité d'une chair jeune. Ils respirent. Ils trouvent des images, des épithètes larges et lumineuses comme un marbre, et le mouvement de cette poésie flexible est celui de la vie. A la fois le sentiment du vivant et le sens de l'éternel. Et toujours l'impression fraîche et directe. Ses images donnent la sensation de la chose vive, brillantes de couleurs nettes. Elles ne sont pas un ornement peint, mais la trame même de sa poésie. Elles sont partie intégrante d'une belle matière unie et lisse. Entre ces images,

le lien logique ou apparent est de moins en moins visible à mesure que se développe son œuvre. Il dédaigne ou évite de plus en plus d'expliquer. Le rapport caché, l'accord profond, musical, suffisent. (Et quelle sonorité personnelle et limpide il obtient !) La poésie a le même éclat, mais sa marche est plus secrète. C'est une attitude aristocratique. Par suite, le tour est elliptique, l'expression s'allège, gagne en rapidité et en souplesse. Ligne flexible, fluidité du courant, cette poésie s'affirme chaque fois plus libre. Et Pons arrive ainsi, en créant une œuvre plus synthétique en ses éléments, plus nue, à donner un impression de jeu, d'abandon, de fantaisie, grâce à l'aisance insurpassable du tour. Avec ça une transparence *color d'airé desert*. La

maîtrise mène à une simplicité apparente. On touche à la perfection.

Je ne sais si cette idée de la poésie de Pons est juste. Son œuvre m'est trop familière pour que je sois certain de la bien voir. Dis-moi si tu es de mon avis sur ces choses.

Pons a-t-il terminé son livre en français ? Il m'avait dit que ce serait fait à la fin de l'année, mais il doit encore y travailler, car il ne se presse pas. D'ailleurs il a tout à fait raison.

H. FRÈRE.



Vora Mar

*Ai ! delicia del sentit !
I la flor que s'esbadella
vé del cos ? de l'esperit ?
ai, cel blau, roca vermella !*

*Es blavíssima la mar !
i bonica la caleta
on nos mena el sol atzar
o l'infant portant sageta ?*

*Posant-li la mà su'l cor
he sentit com bategava,
ell m'ha dit qu'era d'amor
i no crec que m'enganyava...*

*L'amor salta su'l penyal
o llisa sus l'aigua quieta,
« de l'amor... no'n faig cabal,
deixa-té de fer el banyeta.*

*Som esquerpa com el roc
si ets tu dolça mar blava...*

*L'onatge ha creixit un poc,
al penyal no hi arribava...*

Les Roses de Vaissière

pour M. Léon PEIRIÈRE.

Roses que le soleil de l'automne a jaunies,
Ou qu'un tardif émoi semble rosir encor,
Vous, roses rouges par quelles ardeurs brunies,
Toi, rose jaune et rose, et toi, blanche au cœur d'or,

Vous toutes, douce chair en fleur si caressante
Où palpite enivré le dernier papillon,
Beauté le soir mourante au matin renaissante
Où s'apaise du vent l'odorant tourbillon.

Miracle d'aube en pleur, d'amour et de lumière,
Roses couleur de vigne avec un ciel nacré,
Quelle heureuse embellie, ô roses de Vaissière,
Pour qui de vos fraîcheurs voit son soir entouré !

JEAN LEBRAU.

Deux romans de Charles BADIN

Le Village sans Cloches

— Roman poignant dont la puissance expressive éveille la pensée en même temps qu'elle étreint le cœur. (*L'Informateur de Bruxelles*).

— Thèse sur ce qui doit l'emporter du matérialisme ou de l'esprit. Image heureuse que ce titre choisi par l'auteur selon sa foi. (*Het fransche Bock, Amsterdam*).

— M. Badin est capable d'écrire de belles œuvres. Je veux voir sous sa signature des ouvrages qui mettraient cet écrivain de terroir sur le même plan qu'un René Bazin, un Louis Bertrand. (Louis THOMAS, *Comœdia*).

— Charles Badin, écrivain du Roussillon, dépeint la misère des campagnes. Il le fait sans fard, sans illusion, avec cette douleur profonde que donne l'amour. (Henri DUCLOS, *l'Eclair*).

— Roman intéressant, curieux, fin aussi et fort délicat par endroits. (*Le Pays Vallon*).

— Charles Badin révèle dans l'expression des sentiments et de la vie du village sans cloches, un beau talent qui mérite d'atteindre le grand public. (*Le Nouvelliste de Rennes*).

— Voilà un vrai et probe écrivain. (Emile RIPERT, *Le Petit Marseillais*).

— Livre admirable qui devrait être entre les mains de tous les Catalans. (Emmanuel BROUSSE, *l'Indépendant des Pyrénées-Orientales*).

— El titol me sembla extraordinàriament suggestiu : « El poble sense campanes » ! Vos l'imagineu aquest poble ? No dirieu que el seu silenci ha d'esser més trist que el de les mateixes campanes, quan més tristament sonen ? (Carles RAHOLA, *El Bisbalenc*).

Tetus Pallade le Muletier

Aquesta eternitat es la que Charles Badin descriu et canta amb una frescor i una passio semblants a les de Louis Hemon en Maria Chapdelaine. (Tomas GARCÈS, *La Publicitat*).

— Dans ce beau roman aux pages emplies de l'odeur saine et sauvage des plantes pyrénéennes, M. Charles Badin nous trace un portrait fidele des derniers muletiers catalans. (Marc VARENNE, *Figaro*).

— Voilà un livre qu'il faut lire pour bien connaître le Roussillon, et un nom qu'il faut retenir, et qui, du reste, a commencé à s'imposer. (*Le Télégramme*).

— El seu llibre es palpitant de vida, d'emoció catalane. (*La Veu de Catalunya*).

— Cette atmosphère chaude du Roussillon et du Vallespir respirée avec délices par l'auteur nous vaut des pages pleines de couleur, de lumière et de vie. (*La Dépêche*).

— Les descriptions des pittoresques paysages dans lesquels M. Badin fait évoluer ses personnages montre qu'il connaît bien le pays pyrénéen et elles révèlent en lui un littérateur de mérite. (*Revue Bibliographique de Bruxelles*).

— Récit tracé avec adresse. Tableaux ne manquant pas de coloris. (*Le Journal de Genève*).

En vente aux Editions de la Vraie France, 92, Rue Bonaparte, Paris, et chez tous les libraires. — Chaque volume broché 12 fr.

Buées

Desdémone aima l'anémone,
Et le roi Loys, Velléda ;
Mais la fleur dicotylédone
Que j'adore est le réséda.

Ton corps ne pouvait attendre
Le moment de se donner ;
Aujourd'hui tu dois entendre
Une autre cloche sonner.

Funambules noctambules,
Ont duré jusqu'au matin
Nos serments de libellule,
Sous la lune du jardin,

Et l'amour s'envole en bulles
Dans les branches du jasmin.

.....

Voguez, ballons sans passerelles
Qu'aiment les dames de Paris,
... Tous mes bateaux sont partis
Sur le chemin des noctuelles.

Convalescence

Odeur tiède et poivrée des allées de tilleul :

Jaunes rayons, ouatés comme de la flanelle,
Eclairant en veilleuse les chambres des malades...

C'est un long clair de lune dans un bois d'orangeade
Où l'orange en tisane remplace le soleil.

Et dans l'air imprégné de pâtes pectorales
On respire une odeur d'anis et d'arnica,

La bouillotte chevrote un air d'harmonica.

CARLOS DE LAZERME.

CERET

« *Je n'ai pas vu Carcassonne.* »

Gustave NADAUD.

La terra, la són rodada
com un que s'ho prén a tall,
a s'està boca-badada
si vos en fessi el detall.
Dellà les serres gavatxes !
bé'n són trascau, de rivatges,
hasta a viure ambe selvatges !
El món, cal creure, és estret.
Perxó mai són vist Ceret !

Un pont d'un ull vos hi mena.
Una nit, diu, Llucifé,
allibai mancant de fena,
com qui s'amusa el va fé.
Creu aixó la gent badòca.
Sigui d'una o altra epòca,
ni me mira, ni me tòca.
Més me deixa pas tant fret,
d'havé pas mai vist Ceret !

Són, m'han dit, una raresa
els seus abrils i'ls seus matjs.
D'iglesi i plaça se presa,
i de la Font dels nou ratjs.
Quin paradís, sa campanya,
ont pels hòrts tothòm s'afanya !
Los boscos de la montanya
lo reparen de la fret.
Més jó, mai són vist Ceret !

De les cireres t'ennaigues
que s'hi cull a plén descát.
I la frescò de ses aigues !
I sa mel ! I'l rim muscat
qu'hi penja en daurades grapes !
Que bones còses hi trapes !
I tabé que nines guapes
a'ls hi tirà lo barret !
Ai ! són pas mai vist Ceret !

Alli tenen renomada
 Talrich, Deodat, Camó,
 Muchart, Badin i l'Amade.
 Que pardals ! I que remó !
 que cantin, parlin o escriguin,
 del Vallespi més que siguin,
 de Ceret cal que se diguin.
 Ditxosos d'ells ! Jò, pobret,
 lo són pas mai vist, Ceret !

Tabé me direu : « Bon hòme,
 dixeu està, cregueu-mé,
 Madrid i Londres i Ròma !
 Lo qu'haveu de fé, primé,
 demà passat nó, m'es ara,
 sense escotà pare i mare,
 ni fills, vo'n curre a la gara...
 Com moriu pas de destret ?
 Havé pas mai vist Ceret ! »

Teniu raó. Pòc qu'hi falti !
 I és pas tot d'ho dire ; ho fai.
 Dins d'un trinc-rapide salti
 i cap a Ceret me'n vai.
 S'ha acabat la mala-vera.
 Es aqui, a tocà, l'Albera.
 M'ci'l Boló, la ribera
 del Tech, el pont ; i tot dret
 són arribat à Ceret !

PAU BERGA.

LES BEAUX ARTS

Exposition Louis Bausil

PAR ces jours de brumes d'automne et d'expirantes colorations, Louis Bausil s'applique à nous faire désirer le printemps. La plupart des peintures qu'il expose salle Arago nous ramènent à cette campagne roussillonnaise que la jeune saison pare de tendres verdure et de la grâce riante des arbres en fleurs. Autour de quelque métairie, dorée des jardins de Saint-Jacques, blottie au milieu des cyprès, devant les neiges du Canigou ou la colline de Força-Réal, au pied du château de Corbère, comme aux abords de Palalda ou de quelques toitures rouges non loin de Prades, des ramures de roses pêches affirment une fois de plus le culte passionné que, dès sa jeunesse, il leur voua. Au près de Cèret, au contraire, c'est de la neige fleurie d'un cerisier que se voile plus volontiers l'architecture rustique d'un ancien mas. A la pointe d'un noir cyprès, dont s'anime un paysage plus grave des garrigues, le voisinage d'un simple olivier suffit. Quelques ermitages perdus, l'église en ruines du pays rouge et vert de Llansa, et, déjà marquée de la rouille des fins d'été, une peinture en violet gris de la route de Villefranche, complètent l'ensemble agréable de cette histoire des beaux jours au pays catalan. Des images de fleurs s'y mêlent, qui, des mimosas de l'extrême hiver, vont, par les camélias et les roses, jusqu'aux corolles sans odeur des œillets d'Inde et des zinnias du plein été ; il y a ainsi, dans un cadre ovale, un petit bouquet en rose et gris d'une suave intimité. Pour achever, un bon portrait, seul de son

espèce, et souvenir coloré d'une belle saison au bord des plus belles rives du monde, deux vues charmantes de Paris, la berge du quai du Louvre au pont des Saints-Pères, et l'abside de Notre-Dame au-delà des arbres dorés du bout de l'île Saint-Louis.

De l'atmosphère ainsi créée par l'habileté d'un pinceau, comment dégager les raisons secrètes et faire pleinement goûter la saveur ?

Louis Bausil a débuté jadis par des peintures d'impression, que des tonalités de roses, de bleus et de verts pâlis voilaient comme d'un poétique mystère, et où respirait toute la légèreté du printemps. C'est à la même nature de pêcheurs fleuris et de tendres vergers, autour de nos anciens remparts, qu'il devait son inspiration. Mais à cette jeunesse riante, il manquait la maturité. Le désir d'arriver à la force indispensable et le souci d'une écriture plus colorée l'engagèrent à diverses recherches dont on put voir, au cours de vingt années, la réalisation. Ce fut souvent la réussite ; d'autres fois ce ne l'était plus. Comme beaucoup de gens de sa génération, il était persuadé que tout se résumait, pour la peinture, en la notation directe et que l'œuvre était parachevée quand on avait réussi, pour ainsi dire, à prendre la nature sur le fait. C'était vouloir jouer avec la mobilité de la lumière et s'exposer à la déception qu'on risque d'éprouver toujours à tenter de fixer ce qui est fugitif. C'était, proprement, se contenter de l'analyse, sans penser à cette synthèse, sans laquelle il n'est pas de véritable création, et dont cette

analyse, en fait, n'est que l'heureuse préparation. L'observation directe de la nature et sa transposition selon la loi du plus juste équilibre et l'expression de son propre génie peuvent seules, en effet, donner naissance à une complète œuvre d'art.

Louis Bausil avait trop de sens pour ne le pas comprendre et de son long voyage d'exploration au pays des expériences, nous est revenu convaincu de l'application nécessaire de ce principe. On en verra la preuve dans les meilleures toiles de cette exposition, dans ce paysage, notamment, d'une couleur si fraîche du vieux Saint-Martin de Prades, dans cette route de Villefranche, dans cette métairie au milieu des cyprès, où les pêcheurs en fleurs composent un si juste volume et mettent une si juste valeur. A la notation directe de l'impression d'un moment, au jeu de lumière surpris, au détail fixé, s'est ajouté ce travail d'atelier dont la réussite est dans l'équilibre des masses et l'harmonieuse disposition des tons. C'est le travail de la réflexion, de la raison raisonnante, superposé à la fonction plus animale de la sensibilité et de l'instinct ; c'est celui qui crée l'atmosphère où nous pourrions aisément ressentir

et aimer ce que l'artiste a voulu, comme lui-même, nous faire aimer et ressentir ; et il arrivera ainsi que le spectateur connaîtra, après l'enchantement où se prennent tout d'abord ses yeux et ses sens, la satisfaction plus profonde de la pensée, et par elle, cette délectation complète que la peinture a pour objet de produire en nous.

Louis Bausil en est arrivé là de son propre fait, et sans faire de concessions à personne. Je n'ai guère connu d'artiste plus indifférent aux théories de toute espèce, dont depuis tant d'années, en pareille matière, nous avons eu les oreilles rebattues. La même personnalité qui fait de lui le plus charmant des amis, en a fait aussi l'un de nos meilleurs peintres du Roussillon. Sa place est naturellement marquée à côté des deux beaux artistes que furent, pour notre pays, Daniel de Monfreid et Terrus. Je ne saurais trop inviter les véritables amateurs de peintures à venir passer un moment dans la salle Arago. Ils y respireront l'esprit et le charme de notre province dans l'œuvre attachante d'un homme, qui, entre quelques-uns, sut consacrer sa vie et son labeur à l'aimer et à l'honorer.

Les Sculptures de Mario Vivès

CEST le propre du génie de susciter dans son rayonnement l'étincelle divine d'où jaillira de-ci, de-là, l'amorce de telle belle œuvre nouvelle. Dans l'histoire de notre sculpture contemporaine, la seule apparition d'un artiste comme Aristide Maillol, qui est la sculpture pure et le plus grand de nos sculpteurs, aura eu pour résultat de relever un art tombé dans la routine des procédés d'école, et de lui infuser, en lui rendant l'honneur, la sève d'une véritable renaissance. Par l'effet d'une consécration qu'elle ne doit qu'à elle-même, et dégagée de l'affreux esprit de littérature qui a empoisonné l'art d'un Bourdelle, et auquel Rodin

même n'a pas su échapper, l'œuvre de Maillol, à l'aurore d'un siècle, a pris la valeur d'une indication définitive et d'une leçon vivante à laquelle il est devenu impossible de se soustraire pour tout esprit vraiment marqué. Aussi a-t-on pu voir, des contrées les plus diverses, accourir vers l'atelier de Marly ou le rivage de Banyuls, tant de jeunes artistes avides de l'enseignement dont ils avaient besoin. Je n'entends pas par là la doctrine d'école dont l'effet le plus ordinaire est d'aboutir à l'acquis d'une facture d'imitation, mais simplement une éducation de soi-même, une connaissance plus approfondie et plus complète de ses moyens, la seule chose, en un mot, qui en

révélant l'artiste à lui-même, lui permette de donner naissance à l'œuvre secrète qu'il porte en lui. On ne saura jamais assez, par exemple, ce qu'un sculpteur comme Manolo a pu devoir à la rencontre qu'il fit à Céret, il y a quelque vingt ans, d'un maître pourtant si différent de lui-même. Et je crois un peu qu'il en va de même pour Mario Vivès.

J'avais été particulièrement séduit, lors de sa première exposition, par une suite de bas-reliefs qui étaient comme une peinture vivante de diverses scènes de la vie paysanne et villageoise de notre pays. Ce qui, sous d'autres mains, eut risqué de sombrer dans la vulgarité de la carte postale illustrée, demeurait, sans franchir la limite et par l'effet du plus heureux équilibre entre le sujet et l'expression, une œuvre d'un charme analogue à celui que nous éprouvons toujours devant celle des imagiers anonymes qui sculptèrent nos retables d'églises ou encore tels chapiteaux de l'histoire sainte au cloître d'Elne ; quelque chose aussi pour rester de notre temps, comme les bonnes peintures d'Utrillo ou les imageries de Chagall. J'ai retrouvé le même charme, à la galerie Campistrò, dans les trois bas-reliefs dus à la même inspiration, et par suite de je ne sais quelle prolongation, plus vivement épanoui encore dans cette barque de Collioure, dont trois hommes, de leurs épaules, soutiennent la proue soulevée, ou dans ce groupe, déjà exposé au Salon d'Automne, des ramasseurs de filets, qui est l'une des choses les plus émouvantes de cette belle exposition.

Du même sens de l'équilibre dont je parlais, procèdent aussi ces statuette qu'un rien eut risqué de réduire aux proportions d'un bibelot et qui ont su demeurer belles pour n'avoir pas atteint à la limite dangereuse du joli. La porteuse d'eau, en ce genre, est une petite merveille de grâce, de noblesse et de distinction.

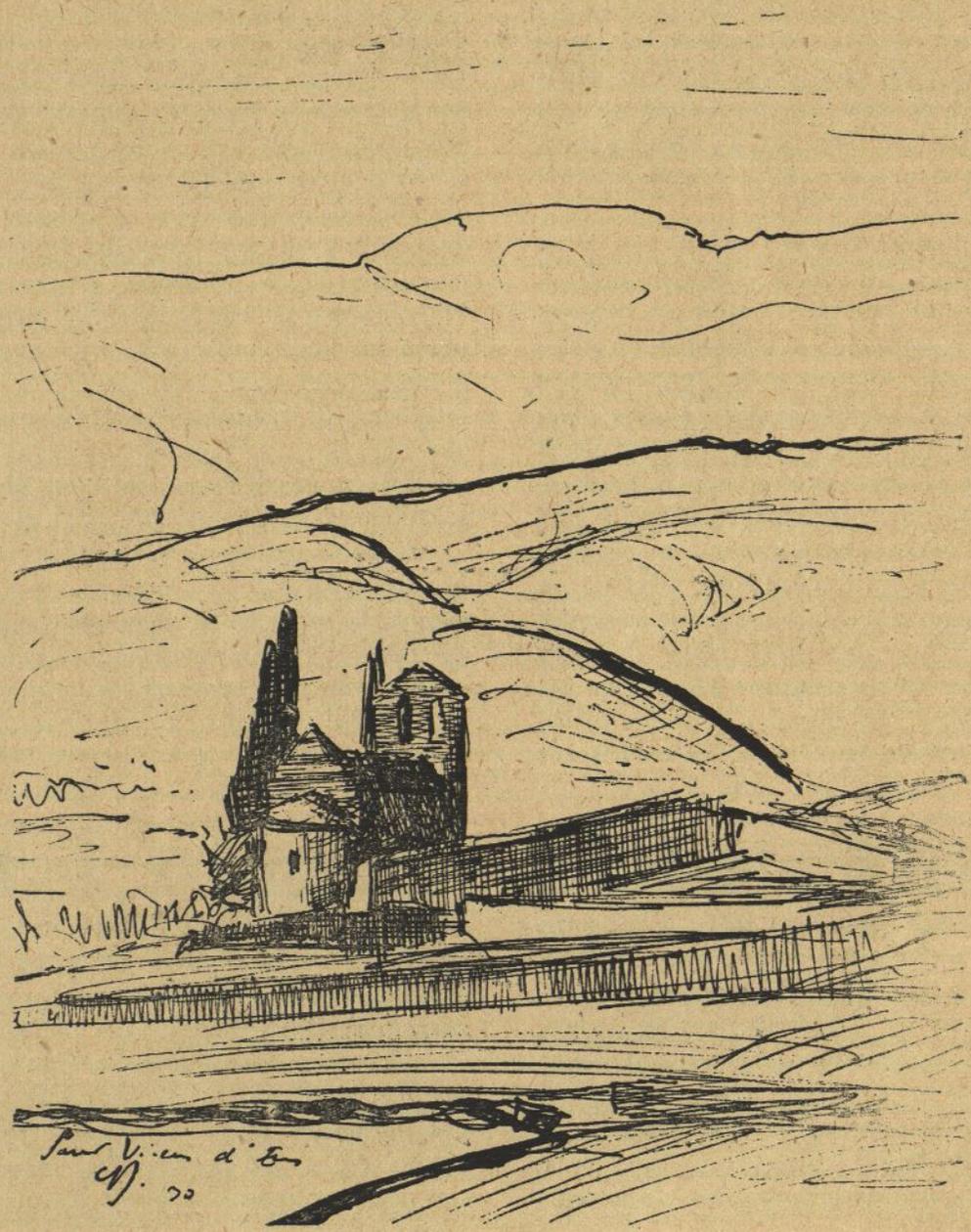
Même remarque pour les portraits, pour cette tête de pêcheur, en granit noir, d'où toute anecdote est exclue, pour l'inclinaison adorable de cette ravissante figure de jeune fille, pour la savoureuse joliesse de cette parisienne du Métro, pour l'intelligente finesse de ce portrait d'un médecin de Paris. Mais ici se manifeste plus pleinement un don que le

catalan Mario Vivès, en dépit des révolutions et des doctrines séparatistes, tient exclusivement de la vieille culture hispanique. Ce goût de pénétrer les âmes, ce sens de l'analyse intime de la pensée et du sentiment, ce soin d'en rendre le reflet sur l'image concrète qu'on prétend en réaliser, sont choses essentiellement espagnoles, et toujours caractéristiques de l'œuvre des peintres, des dramaturges et des moralistes de la péninsule. Les personnages de Vivès, comme ceux de Manolo, qui dans la représentation du visage humain s'est placé au rang des plus grands, vivent tous d'une étrange et attirante vie intérieure. Et il n'y a de l'un à l'autre de différence que dans le goût plus ou moins affirmé de la grimace, moins d'amertume chez Vivès, et une séduction égale, quoique d'un autre genre.

Quelques petites pierres taillées, une maternité de marbre d'une harmonieuse pureté et un torse de femme de terre cuite complètent cet intéressant ensemble, et nous ramènent à des formes d'art plus dégagées de préoccupations. Ce torse est le grand morceau de l'exposition, le premier essai, semble-t-il, chez ce bel artiste de quelque réalisation plus idéale d'intention et plus grande de proportions. Je serais très tenté d'y voir justement le premier effet marqué de cet enseignement dont je parlais tantôt, que notre grand Maillol a donné au monde, et l'expression concrétisée de la formule qu'il me donna jadis lui-même à propos d'une définition de son art que je lui demandais : « La nature n'est qu'harmonies, et je « sers à en exprimer telle ou telle, comme ce pommier « sert à donner des pommes. Le tout est de les per- « cevoir, ce qui est l'effet d'une observation constante « et journalière. Et je ne prétends pas davantage « avoir trouvé quoi que ce soit en dehors d'elle, que « ce pommier ne peut se flatter d'avoir inventé les « pommes ».

Mario Vivès, à l'exemple du maître de Banyuls, s'est engagé dans la bonne voie ; il ne tient qu'à lui d'aller de l'avant. Ce qu'il nous montre de son œuvre fait deviner ce qu'on est en droit d'attendre de lui : la place est ouverte à tous les espoirs.

Pierre CAMO.



Dessin de Camille DESCOSY

Acolliment

Lema : Abraçada

Aqueixa plana, amic, germana de la teua,
no la sentes com vibra, anit, d'un ritme igual ?
Als Platans, cada buf acluca un cirial,
mes en la mà de cel qu'al fullam rós s'encreua
la mercé d'un estel nos somriu des de dalt.

I veus, jo m'he pensat qu'a la teua tristesa
aqueix esguard portava una nova claror :
A l'or esfulladis, divina resplendor,
per cada ram marcit una promesa encesa
i pel teu enyorè un brill esperançador.

Igual llengua espompida, als teus llavis collida,
s'espavila amb delit de la tróna al conreu,
presta ales a la glòria, i amb el permis de Déu
pels barris eixamplats esbargaix presumida
l'ànima de la pàtria als esplais de ta veu.

Si l'emoció perleja a ta humida parpella,
el flam dels mimosers beurrà el teu dolç neguit...
Amb la complicitat velada de la nit,
ton esperit vindrà, lleuger com una abella,
hi espolsar el pol·len d'un record adormit.

L'exili ofegaràs demà en una abraçada.
Retroberàs ardent de la Rambla el caliu
al Castellet que sagna, a la Llotja que riu,
à la Plaça Aragó de gràcia perfumada,
una mà a cada porta, a cada porta un niu.

Pel maig escalfaràs ta mirada enardida
al convit del vénger galta i llavi vermells ;
a l'ofrena dels horts badaran els cistells ;
ton cor somniarà potsé una altra espellida... ;
hi brindarem al raig sedós dels moscatells.

De llavi a llavi, el bes dels ginesters en festa,
de llum florida clar triomf multiplicat,
de l'Albera vers l'Empordà estremirà alat.
Mentre un cascall de roc alci entre-mig sa cresta,
el Corpus català hi viurà renovellat.

Puntejaràs, al llis compas d'una harmonia,
ta sardana esclatant en sospirs de metall.
En somni evocaràs, en la vivor del ball,
el campanar nadiu que els ideals destria
en la palpitació d'un sonor enfilall.

L'estiu el seguirem, si vols, quan s'escambaixa
al sorral d'Argelès, pell rosa a sol batent ;
afluixarà el torment de l'óna el teu torment ;
del mateix mar fidel, la flonja i àgil faixa
el caragolarà en sos plecs de viu argent.

O be, si t'agradava, à Font-Romeu s'iria
al lluminós redòs del Carlit regalat ;
i per retrobar l'aire ungit de Montserrat,
Sant Martí la salut a l'aima ens portaria
i del Canigó, al còs, l'alé purificat.

Aqui la tradició ferma arrapa la roca :
Una ombra violeta en la runa ha dreçat
sa mà de liri ; al monastir reviscolat,
cada pedra dira el mèrit que li pertoca
i els segles l'aureolaràn d'eternitat.

Aqueixa terra, amic, germana de la teua,
no la sentes com vibra anit d'un ritme igual ?
Què ens fà que cada buf afluqui un cirial
quan, en la mà de cel qu'una santa fe encreua,
la mercé d'un estel nos somriu des de dalt.

CARLES GRANDO.

Premi extraordinari
Jocs Florals de Barcelona.

ESSAIS D'HISTOIRE LOCALE

Céret autrefois

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que notre co-directeur et ami Michel Aribaud va donner sous ce titre une série d'études concernant le passé de notre ville. Cette série comprendra trois volumes dont le premier va paraître prochainement.

Il est bon de signaler qu'il s'agit là du premier livre d'histoire qui ait été écrit sur Céret : c'est dire son originalité et son intérêt.

Avant de publier cet ouvrage, Michel Aribaud a dû pour cela pousser très avant le classement de nos archives municipales. Ce travail qu'il a pris à cœur de mettre au point, et auquel il a déjà consacré plusieurs années, constitue une besogne ardue et absorbante. Il est actuellement près d'être achevé.

Il nous plaît de rendre ici un public hommage à ce labeur aussi ingrat qu'obscur de notre cher ami. Maintenant son livre sur Céret, orné d'une magnifique préface de Joseph-Sebastien Pons, peut ouvrir ses ailes : nous sommes sûr de l'accueil qu'il recevra.

C. B.

Les livres

Présence de Virgile, par Robert BRASILLACH

(Librairie de la Revue Française — Alexis Redier, Editeur)

Robert Brasillach qui est, je crois, un de nos compatriotes (ne reçut-il pas une fleur il y a déjà quelques années pour un poème envoyé aux Jeux Floraux du Genêt d'Or) ? et qui tient brillamment la chronique des livres à l'*Action Française*, nous a donné voilà déjà quelques mois un fort beau livre sur Virgile. Et certes les difficultés ne manquaient pas pour écrire un semblable ouvrage. Toute œuvre qui prétend ressusciter l'histoire, redonner la vie à quelque personnage mort depuis des siècles, doit éviter de laisser au lecteur cette pénible impression que l'on « remue devant lui des os dans un cimetière ».

M. Brasillach n'est certes pas tombé dans cette erreur. Son Virgile vit intensément. Il grandit, aime, travaille devant nos yeux avec une vigueur, une puissance sans égales.

Les critiques ont loué d'une façon unanime cet ouvrage, écrit d'un style nerveux, dans une langue impeccable. Il n'y a qu'à lire d'ailleurs cette première vision de Rome pour se rendre compte du talent de l'écrivain :

« Un désordre, un encombrement de voitures affolant, tout cela rayé de soleil et d'ombre, avec des taches rouges sur les marchands de viande qui transportent des poumons sanglants ou des tripes, des taches bleues sur les mules du charbonnier qui crie, le visage noir et blanc partagé en deux par l'ombre raide de son fouet. »

Nous sommes heureux de saluer ici le succès d'un compatriote qui, tout jeune encore, se classe parmi les plus brillants écrivains.

Les Heures Mortes, Essais et Poèmes de Georges BARRELLE

(Editions de la Caravelle, Paris)

Georges Barrelle, dont nous avons publié dans les colonnes de *Vallespir* un admirable poème : « Au Rhône », nous donne sous l'élégante couverture des Editions de la Caravelle, un recueil d'essais et poèmes. « Je n'ai fait qu'écouter, écrit le poète, la voix mystérieuse de l'âme et je me suis laissé bercer à son rythme divin. De là ces modestes chansons. »

Georges Barrelle est un modeste mais un grand poète. Son talent incontestable est un « vivant manteau brodé d'or et tissé d'amour » qu'il jette sur notre misère.

Une si belle mort, par Gérard SERVÈZE

(Nouvelles Editions Latines, 21, rue Servandoni, Paris)

Un livre de guerre, et certes assez honorable. L'auteur estimant que l'imagination, le désir de satisfaire le lecteur ont nui à la sincérité de beaucoup d'ouvrages de combattants, a voulu s'élever contre ces récits à la Plutarque, et décrire la guerre sans faire appel à la légende. Seulement en voulant éviter de peindre du rose, M. Servèze est tombé dans le noir. Son livre, qui par ailleurs présente des pages prises sur le vif, notamment les chapitres « Verdun, A l'hôpital », est d'une manière générale trop sombre, trop forcé. Car, en vérité, la guerre n'a pas eu que de sales moments (on n'aurait pas résisté deux mois à ce régime là). Il y a eu également des heures plus calmes, des heures de repos à l'arrière, entre deux attaques, où l'on croyait revivre le passé... Et il ne faut pas, sous prétexte de faire haïr la guerre, déformer sciemment son image.

A la suite des souvenirs figurent des réflexions sur Joffre. Mais là nous entrons dans la polémique, et il est impossible de suivre Gérard Servèze dans ses critiques, à mon sens trop excessives et trop passionnées.

Le Virus Noir, par Alain GUIREL

(Larose, Paris, 11, Rue Victor Cousin)

Un beau livre. Notre camarade des Ecrivains anciens combattants Alain Guirel est un spécialiste des questions coloniales, et rien de ce qui se passe dans cette plus Grande France ne le laisse indifférent.

Marius et Ary Leblond, qui ont préfacé cet ouvrage, attirent chaleureusement l'attention sur cet écrivain, qui « avant d'écrire a été vivre sa vie et ses sujets de livre sous les Tropiques, y a étudié de près le commerce avec les mœurs, a regardé, interrogé, écouté, contrôlé, senti, aimé. »

Par ailleurs, Alain Guirel manie vigoureusement le fouet de la satire, et cloue au pilori les exploiters, les mercantis qui s'abattent et pululent trop souvent dans nos colonies. Ecrit dans une langue nerveuse, colorée, ce livre pathétique mérite le succès.

Le Pérot, par Marcel HAMON

(Bibliothèque du Hérisson, Edgar Malfère, Directeur)

Marcel Hamon qui a déjà publié deux intéressants romans : *Les Fantômes* et *La Rose Noire*, nous donne aujourd'hui chez l'éditeur Malfère la suite d'un « brelan de hantés » : *Le Pérot*. Un avocat parisien riche, heureux, comblé de tous les plaisirs, qui, brusquement, à la suite de la mort de sa femme, se retire dans l'effrayante solitude d'un ermitage, voilà le drame qui palpite dans ces pages. Etude d'une âme tourmentée, excessive qui a voulu quitter les hommes, se réfugier dans l'exil le plus absolu. Car, comme l'écrit l'auteur, bien que les hommes s'entassent plus que jamais dans la plus effrayante des promiscuités, il n'y eût jamais tant d'isolés !

Ce roman mâle et fier place M. Hamon parmi les meilleurs romanciers contemporains.

L'Homme de tous les jours, par Pierre LÉLY-POUJOL

(Editions Montaigne, Paris)

Un très beau roman remarquable surtout par son style chaud, doré, où abondent des images d'un naturel, d'une fraîcheur rares... Cette banale histoire d'un employé du Ministère, qui rentrant dans sa lointaine banlieue, ne trouve plus sa femme partie avec un autre, puis roule dans une morne débauche est baignée dans la plus tragique, la plus hallucinante des atmosphères... Dans certains chapitres (ceux qui évoquent les dancings et les hôtels louches qui avoisinent l'Opéra) on croit véritablement relire les pages veules, insinuantes, d'un charme si captivant et si trouble qui ont fait la gloire de Carco...

— En ces temps de crise où les Editeurs restreignent de plus en plus leur production, il nous faut signaler l'activité de nos camarades anciens combattants les Editeurs Eugène Figuière et Edgard Malfère. Le premier publie « A l'enseigne des deux Figuiers » de fort beaux romans et poèmes, élégamment présentés, d'une typographie parfaite.

Le second, qui a quitté Amiens, après avoir consacré son temps et sa fortune à l'Anthologie des Ecrivains morts à la guerre, vient de fonder à Paris une Société française d'Editions Littéraires et Techniques, qui a déjà publié des œuvres renommées. Nous sommes heureux de signaler ces deux éditeurs et de les recommander à nos lecteurs.

CHARLES BADIN.



PAPIER A CIGARETTE

JOB



USINE SAINTE MARGUERITE



**TRESSES
LACETS**



CÉRET (P.-O.)